

LIVRES/

A gauche,
la poétesse
Anna Akhmatova,
à droite,
Boris Pasternak,
tous deux peints
par Iouri Annenkov.
EDITIONS DES SYRTES

Par
CLAIRE DEVARRIEUX

Moscou, 1918. Les rues sont pavoisées. Dans les gares, les trains arborent des banderoles à l'effigie de Karl Marx, car «la révolution est la locomotive de l'histoire». Il n'y a pas le moindre bout de tissu pour habiller la population, mais il y en a pour les oriflammes, les affiches. C'est le premier anniversaire de la révolution d'Octobre. Des dizaines de tailleurs et tous les personnels des ateliers de décoration des théâtres moscovites ont été mobilisés. Le président de la «commission des drapeaux» est un peintre né en 1889, Iouri Annenkov, connu pour ses portraits, ses décors. Il n'a pas fermé l'œil depuis deux semaines. La veille du grand jour, il s'apprête à rentrer chez lui à 11 heures du soir, avec le sentiment du devoir accompli – et, sous le bras, un coupon de tissu rouge destiné à sa fiancée, soustrait aux centaines de milliers d'«archines» (la mesure d'alors) mis à sa disposition – quand le téléphone sonne.

On a juste oublié de construire la tribune sur la place Rouge, cent personnes à caser, les membres du gouvernement, les huiles en tout genre. Et puis l'estrade sur laquelle le camarade Lénine, à 9 heures, doit faire son discours. «*Sous la tribune il faut qu'il y ait une vaste salle équipée de téléphones et de télégraphes. Je vous demande de faire l'impossible et je compte sur votre conscience révolutionnaire et votre savoir-faire*!» Le président de la commission des drapeaux s'exécute. Fait mettre le feu à des tonneaux de kérosène, afin de dégeler le sol. Réveille un marchand de bois. Renvoie une brigade dont il craint la maladresse, et fait venir un autre contingent de sapeurs pour la charpente. A 8 heures, il peut enfin aller dormir. La tribune tient debout. Sa fiancée n'aura pas ses belles robes neuves. Iouri Annenkov s'est servi du tissu pour dérouler un tapis rouge sur les marches que foulera Lénine.

UN SOUPER AVEC RASPOUTINE

Lorsqu'il évoque cette scène dans ses mémoires, *Journal de mes rencontres*, publié en russe aux Etats-Unis en 1966, mais resté inédit en France jusqu'à aujourd'hui, Iouri Annenkov visiblement s'amuse. Au fil du chapitre consacré à Vladimir Lénine, il y a des souvenirs drôles, et d'autres qui sont terribles. Lénine

Dans «Journal de mes rencontres», le peintre russe mort en 1974 témoigne des années 10 et 20 en retraçant le destin des grands personnages qu'il a côtoyés.

Annenkov, traits et portraits

était un ami de longue date du père de l'auteur, un homme qui avait une très belle situation à Saint-Petersbourg, après avoir traversé une période de relégation due à ses activités de terroriste dans les années 1880. Iouri Annenkov est d'ailleurs né au Kamchatka, où son père était en résidence surveillée.

En novembre 1917, Lénine propose à Annenkov père le poste de commissaire du peuple aux assurances sociales. «*Mon père refusa catégoriquement et déclara qu'il était opposé au coup d'Etat armé qui avait renversé le régime démocratique, qu'il était contre toute dictature, qu'elle soit personnelle ou de classe (dans le cas présent il s'agissait de la "dictature du prolétariat") et qu'il ne pensait pas qu'il lui soit possible de collaborer avec le gouvernement de Lénine.*» Le lendemain, il va à la banque retirer l'argent pour la semaine. Ses comptes? Confisqués. Sa société? Dissoute. «*Mon père revint chez lui dans la misère. Il mourut*

en 1920.» Là-dessus, apprenant cela, Lénine a assuré à sa femme, «*veuve de révolutionnaire*», une pension à vie confortable.

En 1921, Iouri Annenkov est sommé de faire le portrait de Lénine. Il se rend au Kremlin et s'exécute en deux séances, soulagé qu'entendant son nom, Lénine n'ait pas fait le lien. Non sans insolence, le jeune Annenkov met la conversation sur «*l'insurrection comme art*». Lénine n'a pas grand-chose à dire. Sauf ceci: «*De façon générale, comme vous le savez probablement, je n'ai guère de sympathie pour l'intelligentsia, et notre mot d'ordre "liquider l'illettrisme" ne doit pas être interprété comme la volonté de créer une nouvelle intelligentsia.*» Rien à voir avec «*la délicatesse inattendue*» de Lev Trotski, «*un intellectuel au sens authentique du terme*» dont la culture «*constitue une rare exception parmi les "chefs de la révolution"*». Annenkov fait aussi son portrait. Leur rencontre clôt le *Journal*,

lequel s'ouvre avec Maxime Gorki, au temps des beaux étés de Kuokkala, en Finlande, avant la guerre, avant la révolution. Annenkov a 15 ans en juillet 1904 quand Gorki, en larmes, arrache les fusées de la pelouse et annonce: «*Aujourd'hui, il n'y aura pas de feu d'artifice. Tchekhov est mort.*»

RÉVOLUTIONNAIRE ROMANTIQUE

Iouri Annenkov n'est pas seulement l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'homme. Il meurt à Paris en 1974. Il soupe avec Raspoutine en 1915, note ses cheveux gras, ses ongles sales et ses yeux d'«*hypnotiseur*». Il a le temps de connaître les ennuis de Siniavski en 1965, et de Joseph Brodsky, «*dans la prison mortifère qu'est l'Union soviétique*». Il est en mesure de comparer les époques et les pays. En 1919-1920, l'hiver à Saint-Petersbourg est atroce. Il fait si froid qu'on brûle les meubles, les planchers, les portes, les livres.

Il n'y a rien à manger. Remarque d'Annenkov: «*Les Français qui ont vécu quatre ans d'occupation nazie se sont accoutumés à en parler comme d'années de famine et de lourdes pénuries. J'ai, moi aussi, passé cette période à Paris. [...] Personne ne mourait de faim sur les trottoirs glacés, personne ne déchiquetait les chevaux tombés à terre, personne ne mangeait ni chiens, ni chats, ni rats.*»

L'évocation est toujours précise. Le ton reste sobre. *Journal de mes rencontres*, sous-titré «un cycle de tragédies», n'est pas destiné à émouvoir le lecteur, ni à se faire mieux connaître. Qui est Iouri Annenkov? Au fond, on ne sait pas. On a une description de lui dans le *Journal* de Korneï Tchoukovski, en jeune homme «*petit, svelte, habillé avec élégance*». 1922: «*Tout le monde l'aime beaucoup. On l'appelle le petit Iouri. Avec son esprit un peu "fou" et son insouciance pathologique, on se demande où il trouve le temps de*



peindre autant de tableaux et de portraits.» La folie d'Annenkov, c'est l'art. «La politique en tant que telle ne nous intéressait pas. La vie de l'art comptait pour nous, c'était elle qui était au centre de notre vie. Quand la vie de l'art est soumise à l'influence de tel ou tel parti politique et devient son instrument, l'art meurt.»

Il a été, adolescent, un révolutionnaire romantique. Puis un révolutionnaire tout court, en 1917. «L'idée de l'Internationale nous enthousiasmait. La guerre, cette boucherie, allait s'arrêter et nous tous, peintres, poètes, artistes en tous genres, tendions la main à nos camarades du monde entier.» A l'origine, il y a un malentendu vite levé, l'illusion que «la révolution sociale coïncidait avec la révolution artistique», que la première allait soutenir la seconde. Ce fut l'inverse, «un régime de nouvelle bureaucratie». Annenkov n'a rien oublié des rêves d'antan. Mais il s'efface. Il se met au service des

poètes (Blok), romanciers (Babel), cinéastes (Poudovkine), compositeurs (Prokofiev) qu'il a connus: les intellectuels et artistes que le régime soviétique allait s'employer à corrompre ou à détruire méthodiquement, de Maïakovski à Pasternak. *Journal de mes rencontres* est un réquisitoire contre le «réalisme socialiste».

«CRÉATEUR DE COSTUMES»

D'un côté la mise en place du rouleau compresseur de la bêtise, de l'autre le renouvellement des formes artistiques, l'extraordinaire bouillonnement créatif des années 1919-1924 à Saint-Petersbourg, autour de la Maison des arts où se réunissaient les écrivains (et parfois les peintres). Mais ce qui passionne surtout Annenkov, c'est le théâtre. Le chapitre consacré à Meyerhold, qui resta en URSS, qui prit sa carte du Parti sans adhérer une seconde à l'idéologie soviéti-

que – «il se moquait éperdument du phénomène social que représentait la révolution» –, ce chapitre concentre les qualités d'Annenkov. Il décrit l'avènement du metteur en scène comme créateur à part entière, l'invention d'un théâtre où tout est mouvement. Le texte n'est plus qu'un des éléments, au même titre que la scénographie, les acteurs, le décor, les costumes. Et il raconte la fin de Meyerhold, en 1939, son «autocritique» transformée en attaque, en plein congrès des metteurs en scène. On a décrété son théâtre «indésirable»? Il répond: «Là où se trouvaient les plus beaux théâtres du monde, règne aujourd'hui, grâce à vous, une morosité respectable, médiocre, à la platitude troublante et accablante.» Le lendemain, Meyerhold disparaît, on ne le reverra jamais. Sa femme est assassinée, chez eux, «on l'a retrouvée frappée de 17 coups de couteau et les yeux crevés». Annenkov quitte l'Union soviétique

en 1924 pour s'installer à Paris, où il a déjà vécu de 1911 à 1914. «Tous ceux qui pouvaient s'en aller partaient. Avec amertume, dans la douleur de la séparation et en nourrissant les plus grandes craintes pour l'avenir.» Parmi ces exilés confrontés à «une vie extraordinairement difficile» se trouve Nina Berberova. Annenkov et elle ne se fréquentent pas mais ils se croisent gare du Nord, vingt ans plus tard, en 1965, «le 21 juin à 11 heures du matin», note le mémorialiste, devant un wagon du Paris-Moscou dans lequel Anna Akhmatova, qui va mourir quelques mois plus tard, a pris place. Les souvenirs de Nina Berberova, *C'est moi qui souligne*, se terminent sur cet adieu. Ceux de Iouri Annenkov retiennent les moments où ils ont passé en revue le Saint-Petersbourg magnifique et terrible des années 10. Le dessin qu'il a fait de la poétesse en 1921 est resté si célèbre que Lydia Tchoukovskaïa, rendant visite à Akhmatova dans les an-

nées 40, et apercevant un peigne, nota pieusement: «C'est le peigne du portrait.»

En France, Iouri est devenu Georges Annenkov, dont les portraits et les toiles ont, de nos jours, une grande valeur sur le marché de l'art. «Créateur de costumes», comme il voulait qu'on l'appelle, il s'est distingué au cinéma, notamment au côté de Max Ophüls, pour *la Ronde*, *Madame de...*, *Lola Montès*. En 1943, il a dessiné les costumes de *l'Eternel Retour* de Jean Delannoy. Ainsi, le pull jacquard de Jean Marais, dans ce film, c'était une trouvaille du «petit Iouri». ♦

**IOURI ANNEKOV
JOURNAL DE
MES RENCONTRES,
UN CYCLE DE TRAGÉDIES**

Traduit du russe
par Marianne Gourg,
Odile Meïnik-Ardin
et Irène Sokologorsky.
Editions des Syrtes, 806 pp., 28 €.